

I

Oh ! Je sais... St Paul, c'est moi ! Je prône la veuve et l'orphelin et j'endosse toutes les misères du monde et tous les misérables avec moi. Ne vous moquez pas ; vous me direz qu'il est aisé de pardonner tant que l'on ne se respecte pas. Ne rentrons pas dans ce constat facile alors qu'il serait si simple d'apprendre à écouter et de ne plus condamner sans essayer d'entendre.

Pourquoi cette petite réflexion qui semble vraiment d'une banalité déconcertante, c'est parce que primo on ne la met pas en pratique, on se réfugie derrière les « Je sais » ou « Chacun ses problèmes ». Certes.

* * *

J'avais invité des amis à manger chez moi. Rien de mondain, ni invitation de routine, mais plutôt l'occasion de bien manger et de boire une bonne bouteille de vin. Plaisirs futiles, mais ô combien délectables. Ces deux amis étaient accompagnés de leur petite-nièce, Janie (pas si petite que ça, elle avait 20 ans), et rien ne laissait supposer l'ambiguïté qui allait émaner de cette rencontre fortuite. Je dirais même plus que cela : un bouleversement total dans ma vie.

Les présentations faites, je servis l'apéritif. Rhum ramené des îles, agrémenté à ma façon. Rien de franchement spiritueux ni d'ailleurs de spirituel, la conversation s'orientait toujours vers le même leitmotiv : qu'est-ce que l'art ; comme si finalement des siècles de réflexions ne suffisaient pas encore à nous donner un point de départ

pour avancer vers un débat plus aérien. Il y a toujours quelques philosophes intérimaires qui sentent le besoin d'énoncer ce qu'ils pensent être de leur cru.

Je resservis le punch que je trouvais décidément réussi. Cette gousse de vanille fraîche et pulpeuse conditionnait le palais à merveille. La petite ne disait pas non.

Je les invitai à passer à table et la conversation s'orienta vers les petits soucis de chacun et de tous ceux qui n'étaient pas là, nous refaisions le constat qu'il manque toujours quelque chose quelque part. À l'homme brillant et socialement reconnu, le vide affectif pèse sur une éventuelle paternité ou une vie sexuelle épanouie ; la femme libérée et active dévore les hommes à la recherche de son maître ou se plaint que son mari ne la mérite pas (il n'est pas patient, manque d'attention à son égard, ne mobilise pas sa vie par rapport à son emploi du temps, bref tout ce qu'elle croit lui offrir de toute son âme).

Je leur servis une salade exotique où j'avais entremêlé les saveurs et les couleurs rapportées de mon récent voyage. Janie, la protagoniste de mon histoire, picorait menu et vin. Elle se plaisait à nous taquiner et animait nos controverses. Bien qu'elle paraissait naïve et jeune, elle ne manquait pas d'intérêt. Sa candeur lui donnait une touchante fraîcheur enfantine qui sensibilisa ma virilité et titilla ma pudeur. Déconcertant, son discours semblait par instants ne répondre qu'à elle, comme un écho à demi mots, et si on ne leur prêtait pas une vive attention, ses propos pouvaient passer inaperçus ou sans franche pertinence. Cette ambiguïté séduit ma curiosité et je me surpris à l'épier. Elle avait une élégance naturelle et son physique assez commun n'était pas dénué de charmes. De fines jambes dissimulées dans un large jeans, une poitrine discrète mais aux justes proportions, ses cheveux auburn, soyeux et lumineux attisaient mon intérêt. Plus je la regardais, plus je l'appréciais. Ses yeux expressifs à la pupille noisette étaient déroutants, tantôt pleins de vie, tantôt ab-

sents et ternes. Elle avait un visage fin, avec deux petites fossettes qui lui donnaient un air enfantin. Son corps était très mince, à la limite de la maigreur et malgré ses membres secs et la fatigue qui se lisait sur son visage, elle paraissait pleine de ressources. Sa voix était basse et effacée, elle possédait une beauté charmante.

À présent, elle semblait avoir faim et elle se resservit deux fois de la salade, mais elle ne parlait plus, elle était partie dans son monde.

La fin du repas se passa des plus agréablement. Le problème de l'immigration ne fut pas abordé, même chez soi, il reste tabou. Les remerciements faits et les futures invitations lancées, j'oubliai cette soirée aussi vite qu'elle s'était passée, n'en conservant que des images furtives et notamment celle du visage de Janie.

* * *

Le lendemain, après un bref petit-déjeuner, je me rendis au journal où je travaillais, à pied, chose inhabituelle, certainement conditionné par ma narcissique confrontation juvénile de la veille. Ma petite brioche naissante, à peine visible d'ailleurs, méritait une attention plus soutenue de ma part. Si ma chevelure grisonnante m'encense les prémisses de la sagesse, de l'intellectualisme, du respect et de l'élégance, je déteste les gens de mon âge irrévérencieux de l'image qui nous incombe. S'il m'arrive de porter un Marcel sous ma chemise, c'est pour affronter le froid glacial d'une journée d'hiver marseillais et il ne faut voir aucune apparentée avec l'être sans scrupule qui en fait son confort quotidien. Jogging deux fois par semaine et quelques abdos quotidiens me suffiront à retrouver ma vigueur du mois dernier.

Le journal ne se trouvait qu'à une heure de marche et cette promenade m'apporta une sensation de bien-être et de légèreté reconfortante. Je montai allègrement les escaliers jusqu'au premier étage et examinai avec un certain

plaisir ces jeunes à la condition physique douteuse. Comme tous les jours, le bureau semblait en effervescence. Il faut se hâter de transmettre l'information avant que les travaux de la rue untel ne s'achèvent, que la star américaine ne reparte dans son pays mythique ou que nos talentueux jeunes créateurs, artistes, inventeurs n'y partent. Les téléphones crépitent et les chargés de mission à la tenue faussement négligée se ruent sur des ordinateurs dernier cri.

Nous sommes au paradis des gens qui se sentent indispensables. Ils détiennent les pouvoirs de la diffusion et intimement au respect de leur grade. Même si les rédacteurs en chef et autres responsables sont de véritables têtes permutables – au nom du modernisme (le mouvement), de la reconquête du marché (l'épargne) et du management (hiérarchie) – ils se revendiquent intouchables, mondains, et beaux (pouvoir, aventures, agenda). Les journalistes de petits quotidiens comme le mien ne se rendent plus compte qu'ils ne sont que des plagiat, des conteurs d'histoires dont souvent la source n'a pas été apurée. Les véritables enquêtes sont à la charge des spécialistes qui eux-mêmes dépendent d'une hiérarchie souvent subjective.

Je regardai mon courrier. Mata Hari passa devant moi dans sa tenue d'aventurière. La première fois que j'avais croisé le regard de cette fille à l'inaccessibilité altière, je pensais avoir eu le privilège de rencontrer la reporter afranchie du journal, mais je m'étais vite aperçu que ses allers-retours intempestifs et empressés correspondaient plus à de simples va-et-vient entre les différents bureaux, qu'à un retour de contrées lointaines et sauvages. Son travail de photographe se résumait aux témoignages, émouvants certes, de la remise des prix de quelques anciens combattants grabataires ou de l'attendrissant enlacement d'un couple célébrant ses noces d'or.

Invitations de vernissage, de représentations de théâtre.

Je regardais ma photographie s'agiter. Il faut avouer que c'est vraiment une belle femme et sa tenue saharienne lui sied à ravir. James la rejoignit. Ce bellâtre au physique irréprochable... J'en fus affligé, mais d'une déception de pure formalité. Son attrait pour des hommes à la beauté imberbe est compréhensible. Je ne peux pas rivaliser. Qu'est ce qu'un petit journaliste grisonnant, approchant de la quarantaine, pourrait prétendre pour la séduire – et je suis un visuel avant tout – avec ma paranoïa prononcée, séquelle de mes expériences passées, ma pudeur, certainement atavique, et mon nombrilisme (fatalisme).

Réception samedi prochain à 20h.

Mais l'art de l'auto dérision est peut-être celui des grands esprits et finalement mon petit air mutin et ma ressemblance si souvent mise en avant avec Indiana Jones – petits yeux verts dissimulés derrière de petites lunettes rondes (j'aime les petites choses), ce petit fonctionnaire au talent modeste, m'ont déjà reconforté à plusieurs reprises (bien que je ne demande pas à l'être). Je me dis que finalement mes légères imperfections contribuent à me donner une plastique plus naturelle, plus accessible. Je suis convaincu que le charme est le principal atout de la séduction et il est bon de rappeler son caractère perdurable, tandis que la beauté se fane inexorablement.

Samedi... C'est le dîner prévu avec mes amis d'hier soir ; c'est ennuyeux... Je préfère le remettre à plus tard car si mes talents ne sont pas encore reconnus, il faut penser au travail.

Et Chloé qui vient de me quitter... Je l'aimais et elle le savait. Elle a toujours eu peur que je la trompe. Je suis pourtant quelqu'un de foncièrement honnête et intègre... Elle avait conscience du métier que j'exerçais. Je faisais tout pour elle, je me libérais le plus souvent possible pour pouvoir la voir, quand elle ne boudait pas car quelque chose (mais quoi ? Elle ne l'expliquait pas) ne lui convenait pas... Les gens ont toujours besoin d'être rassuré par

des mots, comme si les « Je t'aime » étaient un facteur d'épanouissement. Je ne pense pas être un ours. Elle savait que je serais toujours là, qu'elle n'avait pas besoin de s'inquiéter. Je ne comprends plus rien... Ou alors j'ai véritablement un problème, mais je n'arrive pas à m'en convaincre.

J'allais décrocher le téléphone quand je me souvins d'une de ses petites taquineries qu'elle se plaisait à me lancer « mon petit philosophe préféré ». Dans ces cas-là, je lui répondais sur un ton amusé mais malgré tout en alerte (sait-on jamais, une dangereuse étincelle de pertinence pouvait jaillir) quelques inepties du style : « Philosophe ? Pas du tout, je ne suis rien, je suis un rustre, un primate ». La solution pour elle était alors simple : soit elle surenchérisait, ce qu'elle faisait très bien je dois dire, mais alors je la stoppais net, protestant que la conversation dégénérait et qu'il fallait penser à des choses plus sérieuses, soit elle me consolait, me rappelant mes mérites, ou bien elle se taisait. Mais quelle que fut la solution choisie, elle ne pouvait être que favorable pour moi. Paradoxe intéressant car si j'étais à priori légèrement vexé de sa moquerie, primo, le mot philosophe avait été choisi à défaut de quelques autres horreurs, et secundo, sa jeunesse ne pouvait pas parer à ma longue expérience de la répartie. Mais ce n'était pas le but de notre relation, j'en conjure et m'en défends promptement. D'ailleurs, c'est idiot ce que je viens de dire, oui, je suis vraiment bête par moments. Je l'aimais quoi qu'elle dise...

Cette pensée me fit sourire et je saisis le combiné pour annuler mon rendez-vous de samedi prochain chez mes amis.

— Allô, Michelle ? Comment vas-tu ? C'est Marc... Janie ? Oui, je me souviens d'elle... Mon dieu, que s'est-il passé ? Mais pourquoi ?... Je ne sais pas quoi te dire. Je passe vous voir ce soir, nous en discuterons. Je t'embrasse et courage. Embrasse Georges aussi. Au revoir.

Je reposai le combiné perplexe. Janie, leur nièce, était morte. Quelle impression étrange. Comment croire qu'une personne que l'on a vue la veille puisse mourir. Suicide en plus... Pourtant elle semblait heureuse. Quelle difficulté n'a-t-elle pas réussi à surmonter pour en arriver à la plus terrible des fins ? Une histoire de cœur certainement, sensibilité à fleur de peau... Elle était mignonne, le genre de fille que l'on remarque.

En faisant ces réflexions désordonnées et foisonnantes comme pour remplir le manque de l'impuissance, je me rendis compte que son visage avait disparu, ma mémoire ne dessinait plus ses traits que j'avais pourtant observés à la dérobee. Seule une vague sensation me revenait, comme la capture d'un instant, d'un sourire. Mais il m'était impossible de la définir, d'esquisser sa silhouette, et l'impression qui me restait d'elle semblait caduque face à la réalité d'un suicide.

J'étais curieux. Michelle n'avait pas voulu me donner des explications quant à son acte, protestant que c'était compliqué et difficile à expliquer par téléphone. Elle me promettait des éclaircissements de vive voix.

* * *

L'après-midi se passa entre collègues avec les nouvelles blagues marseillaises et les pronostics du match de foot à venir. Un débat sur le salaire des joueurs s'en suivit, puis celui des présentateurs télé, puis des stars, pour en revenir au problème des Rmistes et du travail au noir. Le thème de l'immigration a encore été évité.

En rentrant chez moi, je pensai à la promesse faite à mes amis de passer les voir au sujet de leur nièce. Pour quoi faire, après tout ? Les écouter parler d'une fille que je ne connais même pas, dont le visage ne me disait plus rien, passer en revue ses malheurs et ses soucis, essayer d'expliquer son geste fatal ? Faiblesse stupide et irréversi-

ble, elle a voulu se libérer de quoi ? Lâcheté ! Incapacité à faire face aux problèmes, les fuir à travers la mort.

Je ressentis du mépris pour cette gamine et ouvris non-chalamment mon courrier.

Qu'allais-je faire chez mes amis si ne n'est les entendre pleurer et gémir sur le sort d'une personne inconnue ? Lamentations et cris de leur impuissance. Sans parler des remords. On aurait dû faire ceci ou cela, agir pour l'aider, l'écouter, être disponible... J'étais fatigué d'avance.

Je posai mon courrier et pris ma veste pour sortir. Une promesse est une promesse et peut-être, après tout, leur serais-je de quelque utilité. Leur appartement ne se trouvait pas très loin de chez moi et je partis à pied.

La lassitude qui s'était d'abord emparée de moi avait à présent disparu et curieusement, je marchais d'un pas décidé à travers le parc. J'avais hâte de les voir, d'entendre leur explication. Mais plus je marchais, plus j'avais honte de cet empressement, ce sentiment étrange d'une curiosité malsaine que j'essayais de dissimuler derrière une fausse décontraction. Je refoulai cette perversité qui me rendait étrange et mal à l'aise en essayant vainement de fixer mon attention sur mes rendez-vous à venir ; mais il fallait que je me rende à l'évidence, cette attitude, je me l'expliquais. Sa mort, en fait, faisait écho à ma déprime passée, à mes propres faiblesses. Avait-elle souffert comme moi, aussi fort que moi ? Mais avait-elle eu la bassesse de demander de l'aide à ses amis, leur débitant sa misère ? Je m'étais payé le luxe de faire une dépression, mais je m'en étais sorti rapidement, sans soutien, sans étaler mes déboires devant des gens trop heureux de vous voir vous abaisser à leur donner de quoi agrémenter leurs commérages. J'étais fort, elle était méprisable.

Mais je savais qu'écouter son histoire serait un exutoire à ma haine et à mes faiblesses que je voulais dissimuler aux yeux des autres, et surtout au regard des miens.

* * *

Leur appartement se trouvait dans un ancien immeuble bourgeois marseillais. Ils avaient acheté un duplex en mauvais état et trop grand pour un couple sans enfant, dans l'idée de conceptualiser leurs théories architecturales. Michelle était professeur de design et autant dire que son rapport matérialiste avec les objets différait du pauvre Georges, artiste peintre, dont les créations étaient toujours remises en cause.

Si les théories ergonomiques de Michelle ne plaisaient pas à son compagnon, elle savait l'en convaincre d'une mauvaise foi effrontée. Devant l'air dubitatif de Georges, soit elle réduisait l'objet des controverses à aspect pratique, rappelant ainsi à Georges son côté irrationnel, soit, s'il persistait, elle abdiquait, avouant sa sottise. Mais alors, comme tout homme conciliant, il la réconfortait de son amour et de sa compréhension, ce qui finalement aboutissait à l'adhésion pure et simple de l'idée de Michelle. L'appartement était devenu un espace high-tech où toutes matières, toutes formes étaient censées provoquer jouissances aux visiteurs.

Le dernier souci de Michelle était celui de la restauration du mur de la cuisine. Cette paroi insignifiante lui posa un véritable problème métaphysique, après une ouverture biscornue qu'elle avait imaginée en son centre. Ce travail étant né de lourdes réflexions (bien que sa modestie l'ait obligée à le nier), elle se devait de faire l'environnement (le mur) digne de sa création (le trou). Elle voulait une surface impeccablement lisse, d'une blancheur miroitante, une perfection dans la simplicité extrême. Si le résultat n'a pas été celui escompté (on ne peut se prévaloir d'être à la fois designer, graphiste, maquettiste, dessinateur, peintre, ingénieur et maçon), on peut y lire la trace de son âme dans ses imperfections.

Nous passâmes directement à table. Si Michelle était une femme pleine de principes, il n'en était pas de même pour la cuisine. Elle avait testé toutes les spécialités de surgelé et en revendiquait une parfaite indifférence, ces choses-là étant secondaires. Elle dénonçait la surproduction, le déferlement des biens de consommation et en faisait son cheval de bataille pour pallier son incapacité innée à préparer le moindre mets comestible. Georges, en revanche, était un talentueux cuisinier. Il parvenait avec presque rien à confectionner des plats élaborés pour donner aux repas quotidiens des allures de fête. Si certaines personnes redoutent de recevoir, lui s'en faisait une joie presque malade. Je soupçonnais de surcroît que c'était un prétexte pour échapper à sa femme le temps des préparatifs. Ici, elle ne se permettait aucune critique, ni aucun compliment, d'ailleurs.

Mais ce soir, peu importait le protocole. Michelle nous avait immédiatement invités à passer à table, certainement pour éviter toutes gênes et embarras dus à la situation. C'était un bon moyen de passer outre les habituelles condoléances.

Je m'assieds en face d'eux. Michelle avait les traits tirés et ses yeux rouges trahissaient ses pleurs. Elle triturerait ses mains et veillait à ce que tout soit bien disposé, mais il manquait toujours quelque chose, alors elle se levait sans cesse pour rapporter l'accessoire. Sa nervosité l'obligeait à tout déplacer pour tout remettre finalement à la même place. Georges semblait gêné de l'attitude de sa femme, mais ne disait rien, remuant sur sa chaise comme pour trouver la position qui allégerait le poids de son chagrin.

Je regardai autour de moi. L'appartement avait été nettoyé de fond en comble car tout rutilait d'une tristesse sublimée. Je me sentis soudain l'intrus, le juge qui s'immisce dans leur intimité. J'aurais aimé les laisser seuls, tranquilles avec leur secret. Je réalisais qu'ils ne m'avaient jamais vraiment parlé de Janie ou que je n'y